

Étés

Roman

Marie Yan

extrait, work in progress
marie.yan.jg@gmail.com

Prologue

- Tu veux qu'on arrête ?

- J'ai l'impression qu'on a tout détruit autour de nous.

Il pleure dans la cuisine de sa grande maison, à travers la fenêtre, le Tapis Vert, nous avons dix-neuf ans.

- On n'a rien détruit, on ne peut pas arrêter parce qu'ils nous en veulent.

- Je sais pas, je sais pas.

Je sens moi-même des larmes sur mes joues, les yeux exorbités qui jouent leur jeu de drame. Je me regarde aller vers lui, les épaules rentrées et jamais je ne crois qu'on puisse sentir mieux que l'espace autour de quelqu'un est son territoire qu'au moment où il se referme, c'est une frontière qui nous blesse.

Dans la cuisine il y a un immense frigo étatsunien. On peut se servir de l'eau et des glaçons en appuyant sur un bouton. À l'intérieur du frigo il y a toujours beaucoup, beaucoup de choses bonnes à manger. Cela ne manque jamais, c'est toujours luxueux, c'est toujours plein de fromages et de yaourts au chocolat, c'est toujours possible de se servir et quand on va dans sa chambre, on peut à peine tout emporter. La cuisine est blanche et brillante et il y a des plaques vitro-céramiques qui chauffent quand on les touchent. Elles font un bruit léger lorsqu'on monte la température.

Je le vois pleurer et je parle avec des larmes dans la voix, je n'ai pas dix-neuf ans, j'en ai deux cents.

Je le prends dans mes bras, j'ai oublié comment c'était exactement. Je prends dans mes bras sa grande taille, il rétrécit jusqu'à disparaître dans son t-shirt très doux, comme sa barbe, comme lui. Nous pleurons ensemble.

I

Été de l'innocence

C'est infiniment l'été, c'est toujours l'été dans mon souvenir de ces années-là. L'été entre le collège et le lycée, l'été de la Seconde, l'été de la Première, l'été avant l'université. L'été du soleil quand je retourne vers la maison à la fin du mois de juin, quand les grandes vacances sont sur le point de commencer. Le moment où on se dit au revoir du bout des doigts dans la rue qui descend du lycée vers l'avenue de la République, avec la sensation que procurent des gestes répétés, soudain rafraîchis par la pensée qu'on ne les refera pas demain, ni après-demain mais seulement dans deux mois, quand ils nous manqueront. La lumière rase les toits ingrats de la banlieue parisienne, on n'entend que de lointains bruits de voiture ; dans le passage où se terre la maison de mes parents les plantes ont commencé à repousser après la dernière attaque, le rosier de l'entrée s'appuie délicatement sur le grillage, bientôt on en coupera quelques têtes qui pencheront dans un petit verre ; les rosiers grimpants ne sont pas faits pour les vases.

Je rentre dans la maison par la cuisine et je pose mon sac dans la chambre que j'éventre pour en sortir tout ce qui ne ressortira plus avant septembre : de grands classeurs, une trousse qui restera en veilleuse sur mon bureau, un agenda rigide, un livre d'histoire de la France et du Monde dormira, innocent, dans mon armoire. Sur le lit étroit de la fin de mon adolescence, les draps ont un parfum de liberté redonnée, je peux rêver ne plus les quitter, les respirer entièrement avec le luxe d'un repos ininterrompu. Par la fenêtre ouverte, le chèvrefeuille joue au chèvrefeuille avec le linge étendu dans la cour, les fleurs blanches et jaunes sifflent entre leurs dents une odeur de campagne jamais vue. Par la fenêtre j'entends le claquement irrégulier et mousseux des flips-flops de mon père sur le carrelage de la cuisine - la porte, la fenêtre de la cuisine sont également ouvertes pour laisser entrer un peu d'air. Sur la table dans le coin, collée au réfrigérateur dont la poignée est cassée, il y a une demie-baguette rassie achetée ce matin, dans un sachet en papier un croissant et un toast que personne n'a voulu, une pomme à laquelle manque un quartier et qui a légèrement bruni. Je peux me lever et aller dans la cuisine, ouvrir le placard, ouvrir le frigo et trouver quelque chose pour patienter jusqu'au dîner - un yaourt, un biscuit... Je peux ouvrir la porte-fenêtre du jardin et m'asseoir sur le rebord de la terrasse, maintenant plongée dans l'ombre, marcher pieds nus jusqu'au petit bassin en plastique où nos poissons dorés dorment secrètement... Je peux me retourner sur le ventre et prendre n'importe quel livre et le lire d'une traite, entre maintenant et le dîner, après le dîner et jusque tard dans la nuit... Je peux m'asseoir devant l'ordinateur, l'allumer, attendre en lisant une bande dessinée à portée de main et disparaître dans Internet, guettant des amis jamais rencontrés mais présents pour une conversation que j'aurai du mal à quitter quand mon père m'appellera... Je peux tout faire il me semble, je suis sans obligation, sans réveil, ce soir, demain, que l'oisiveté et moi, que l'ennui et moi, que les vacances et moi.

Qu'est-ce que je pouvais bien faire quand j'avais dix-sept ans, tout un été ? Dix-sept ans, quatorze, douze... Il me semble que je confonds ces âges, les sensations ont toutes fondu dans l'impression unique d'une chambre et d'un certain calme. Ceux que j'ai connus.e.s. à cette époque sont les mêmes du début à la fin, les mêmes visages presque, dans les mêmes endroits c'est certain.

L'été entre la Première et la Terminale, une image flotte dans ma tête.

Au printemps de la Première, on avait bloqué le lycée. C'est-à-dire qu'en signe de protestation personne ne devait entrer, personne ne devait s'asseoir dans les classes, personne ne devait parler aux professeur.e.s. La raison c'était une nouvelle directive du gouvernement de Sarkozy, c'était le Contrat Première Embauche, le début d'une longue précarisation des travailleur.e.s. Pour empêcher les élèves qui n'avaient pas voulu nous rejoindre de rentrer, on avait versé de la grenadine sur les grilles du lycée, on s'était posté.e.s. à l'autre entrée aussi, du côté du

Stade. Beaucoup d'élèves entraînent tout de même, le soutien était mitigé. Je me souviens surtout que les élèves de L et d'ES étaient les plus mobilisés, je me souviens que les élèves scientifiques et les élèves des classes technologiques et commerciales étaient les moins désireux de manquer des cours : de chaque côté de la ligne sociale qui nous divisait déjà, c'était le milieu voyant qui tentait de prendre la parole. Un jour surtout une fille devant le lycée avait sorti deux objets que je n'avais jamais vus avant et qu'elle pouvait agiter en faisant des figures qui me paraissaient incompréhensibles. C'était de la danse et un jeu : elle tenait dans chaque main une lanière lestée d'un poids et à ce poids un ruban. Elles faisaient tourner ces lanières en cercles infinis, les rubans de couleur suivaient nonchalamment la rapidité des poids, parfois s'emmêlaient, parfois tressaient dans l'espace, parfois retombaient comme des choses soudainement éteintes. J'étais fascinée, je voulais immédiatement apprendre. Laissant derrière moi les slogans qui faiblissaient, quelques semaines avant nos au-revoirs aux bâtiments pâles du lycée, je me suis précipitée pour fabriquer ces choses qui s'appelaient bolas en espagnol et pois en anglais. J'ai pris un vélo jusqu'au quincailler de la gare, je lui ai acheté une laisse pour chien et des anneaux tournants, de grandes vis et des mousquetons et je suis rentrée chez moi pour fabriquer l'instrument de mes vacances.

J'ai patiemment cousu une poignée à la laisse coupée en deux. Quand j'eus fini, je suis sortie dans la cour mais les bolas se cognaient à la table en plastique, au mur de l'atelier, se prenaient dans les fils à linge. Je manquais de place.

Je me revois alors. Je décide de sortir dans le square à côté de chez moi.

Le square qu'on appelle entre nous qui habitons autour ou juste à côté : "Le Tapis Vert". On dit : "Je vais au Tapis Vert.", "Il habite près, à côté, à droite du Tapis Vert.", "Je suis au Tapis Vert." Personne ne sait qui lui a donné ce nom à la place du "Square du 18 juin" mais cela ne fait aucun doute que "Le Tapis Vert" a beaucoup plus de sens. C'est un grand rectangle de pelouse où pousse un énorme marronnier derrière un monument à la Résistance auquel tiennent compagnie des couronnes de fleur une fois par ans et une photo de Jean Moulin qui fait face à la rue. Une rue qui n'est traversée que par ses habitants et par les voitures qui se rendent à l'Hyper ; personne ne s'arrête dans le square pour se promener ni ne contemple la photo de Jean Moulin incrustée dans un rocher ou la croix de Lorraine érigée dans du marbre rouge. Le rectangle de pelouse est protégé par des barrières courtes en béton et il y a des arbres sur les bords de ce rectangle. Tout autour, de vastes maisons à étages, le jardin est toujours à l'arrière. On ne peut pas s'asseoir sur le Tapis Vert. On ne peut pas jouer dessus non plus. Si on ne joue pas sur le Tapis Vert, c'est parce que les chiens y font leurs besoins. Il a été tacitement reconnu par tout.e.s les propriétaires de chiens dans le quartier que ce rectangle de pelouse était pour l'amusement des chiens et leur sentiment précaire de liberté. Les enfants du quartier n'ont certainement pas besoin d'y jouer puisqu'ils ont des jardins derrière les murs de leurs maisons. Les arbres font émerger leurs racines partout dans la pelouse, qui est inconfortable en plus d'être souillée. Quand on se retrouve au Tapis Vert donc, c'est pour jouer sur la terre battue devant les maisons ou en été, pour cueillir les prunes pas encore tombées et pourries, les prunes collantes de sève qui poussent sauvagement devant les maisons tout au bout du Tapis Vert.

Pour rejoindre le square depuis chez moi il faut serpenter dans de petites allées et passer à travers deux barrières de métal plantées en travers du passage dissimulé entre l'angle de ma rue et le square. C'est la limite entre deux mondes. Ces barrières de métal impriment à la trajectoire de qui entre dans le parc le S des fils d'attente et de contrôle, le S des injonctions de ralentir, l'exigence de ne pas marcher trop distraitemment ou trop rapidement ou même de ne pas marcher mais d'être à vélo. Je me rends rarement dans le square car dans mon esprit il ne m'appartient pas, il appartient aux maisons qui habitent autour et dont je ne connais pas les habitants. Un désir très grand de m'appliquer à apprendre les bolas est cependant plus fort que mon respect inquestionné d'une

propriété que je suppose. La tête un peu baissée, timidement, je me rends au Tapis Vert.

Au bout du Tapis Vert, il y a un carré d'herbe qui n'est pas défini ou entretenu ; les herbes sont plus hautes et plus denses - on ne voit pas où on marche. Les deux maisons à l'angle sont peut-être vides ou habitées par des gens âgés. Je m'arrête entre ces herbes et le chemin, dans un entredeux mal pratique mais je ne gêne personne. L'été commence comme ça : je vais au Tapis Vert et j'ai regardé des GIFs animés de personnes qui font des bolas sur un blog. J'essaie d'imiter les mouvements des bras pour maîtriser une première figure, la vague. Un bras passe par-dessus l'autre et les bras tournent et s'emmêlent l'un dans l'autre. Quand j'oublie le mouvement, je cours vers la maison, dans le passage étroit, je m'appuie contre le portail en fer qui gonfle avec la chaleur et je dérange l'écran de veille. Je rejoue la vidéo et j'essaie de me souvenir. Un bras par-dessus l'autre, les mains décrivent le signe de l'infini l'une après l'autre. Je ferme les yeux pour bien imprimer le mouvement dans ma tête. Je ressors. Mes sandales claquent sur les dalles de béton du passage. Je ne croise personne, tout le monde ici est déjà parti à la mer, ou dort, ou se repose à l'ombre. Autour du carré d'herbe il y a les fenêtres de plusieurs maisons, lorsque les bras s'emmêlent, lorsque je dois les défaire, je n'oublie pas les fenêtres à travers lesquelles je peux être vue. Je suis dos à elles, toujours. Je porte des oeillets, je fais attention à ne montrer aucune contrariété ou surprise ou douleur quand je m'assomme moi-même avec mes propres agrès. Cela me semble très important.

N.

Je m'entraîne au Tapis Vert, j'ai réussi à faire passer la vague, trop bien. Je suis trop contente d'avoir découvert les bolas, je vois en plus que mes bras commencent à se muscler quand je suis devant la glace. J'ai lu des forums et j'ai vu qu'il y a des jongleurs qui se rassemblent à Paris pour jongler ensemble, je vais pas oser y aller seule mais je peux peut-être convaincre Mauve d'y aller avec moi. J'ai trop hâte.

X

- Bon...

Ma mère se tient dans la cuisine, à sa droite notre glacière bleue remplie pour la route de jambon en tranches, fromage en tranches, chips, sodas, beurre, pain de mie. Mon père court en poussant Jule et Fau de ses pas traînants, comme il aurait poussé des volailles. Jule et Fau se frottent les yeux, ont la bouche qui colle et mâchent sans conviction des céréales imbibées de lait. Comme s'il y avait encore quelqu'un à réveiller dans la maison, mon père et ma mère parlent à voix basse, ils se demandent s'ils ont pris les affaires de plage, les serviettes, les maillots. En réalité ils n'ont pas besoin de grand-chose.

Il y a deux valises, l'une dont les roues sont cassées, l'autre qui ne tient fermée que grâce à une sangle - la fermeture éclair a sauté il y a deux ans. Mon père les poste dans la cour, puis va mettre la voiture à l'entrée du passage pour tout charger. Jule et Fau bien qu'immobiles semblent être magiquement sur son chemin, à faire obstacle à toute tentative de sa part de suivre sans encombre sa pente naturelle au stress.

Ma mère avec un arrosoir de la taille d'un pot de confiture décide d'arroser les plantes du jardin et de la cour avant de partir, comme un au revoir et même si l'eau qu'elle verse est destinée à s'évaporer aussitôt qu'elle sera partie. Il va faire chaud, au moins vingt-sept degrés, pour l'instant la cour et la rue sont encore baignées dans un petit matin frais et humide, légèrement bleuté.

Mon père revient et prend les valises, houspille Jule et Fau pour que l'un d'eux lui prête main-forte. La valise cassée est traînée jusqu'à la voiture comme un corps endormi. Ma mère arrache deux ou trois mauvaises herbes, qu'elle lance dans un coin où je pense qu'elle se resème immédiatement, se sentant plutôt déplacées que jetées. Elle prend le temps de ramasser un bouton du rosier qui a été cassé et le met dans un verre d'eau sur le frigo.

Mon père de nouveau passe le portail de la cour en vitesse et d'en-dessous l'évier sort un sac plastique dans lequel il entasse des brosses à dent et des pansements, un tube de crème solaire et des lunettes de piscine, un bocal de café instantané et deux bananes qui n'étaient pas encore dans la glacière.

- Le frigo, on a fait les courses. Il y a de l'argent dans la boîte.

Ma mère pose l'arrosoir et met sa veste pour partir. Quand mon père court partout, elle ralentit, au bord de l'irritation, au bord de la sagesse, plus proche de la raison que lui qui s'agite.

Jule et Fau, comme les mauvaises herbes, ont été jetés dans la voiture où aussitôt ils se sont replantés et somnolent, attendant qu'elle démarre. Ils sont comme un bagage encombrant mais rassurant.

Je regarde mes parents partir lentement, que l'un se dépêche ou que l'autre traîne, pour les deux il est difficile de quitter la maison. L'inquiétude est plus forte.

- Bon...

Ils m'embrassent, mon père fait un petit bruit, comme un rire avorté, pour me transmettre encore quelques informations sur le gaz à fermer, la porte à fermer, les fenêtres.

Ma mère me sourit et se retourne trop vite, volant à son sourire et la pression sur mon bras, l'exacte bienveillance qu'elles auraient pu avoir. Ils me laissent la maison pour deux semaines, ils partent sur l'autoroute dans le petit matin, je ne les accompagnerai pas à travers les péages et les stations-service, les aires. Mon père s'échappe à travers la porte pour s'installer au volant, ma mère marche de son pas qui fait attendre et bientôt attache sa ceinture. Je leur fais un signe de la main, la voiture vrombit et s'éloigne ; je retourne à la maison.

L'air est toujours bleu, il n'est que six heures, la maison est peinte du silence laissé par leur

départ, une bouteille de lait traîne sur la table, des bols et des tasses sont figées en natures mortes. Je ferme chaque porte comme celle d'un musée, comme après le départ de pièces de maîtres, fragiles et précieuses, prêtées pour un temps qui paraît infini, à un inconnu que je ne veux pas froisser, même en esprit, par des démonstrations de peur ou d'indifférence.

Alors que le soleil se lève avec lenteur, j'entame à contretemps un deuxième coucher, rabats sur mes épaules mon duvet et soupire, mes yeux se ferment, point de départ d'un temps qui marche à l'envers, moi qui étais enfant et qui maintenant, veille sur la maison.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- Je suis chez moi, pourquoi ?
- Tu veux qu'on aille à l'Hyper ?

La gare, l'Hyper, le Tapis Vert, le lycée, chez moi, chez toi, au cinéma. La ville pour nous ce sont ces quelques lieux. La bibliothèque nous rappelle trop le lycée, on n'y va pas. Je donne rendez-vous à Mauve à l'endroit qui ressemble le plus au centre-ville qu'on pourrait avoir ; c'est un Hypermarché, c'est le premier Hypermarché de France, l'hypermarché de l'an 2000. Il dresse ses quinze mètres de plafond, ses milliers de mètres carré au milieu d'un parking immense qui s'étend de chaque côté et en-dessous de l'Hyper.

L'Hyper - l'imagination est presque trop petite pour se le représenter - l'Hyper est un lieu d'attractions illimitées. D'abord, on a de l'espace, on respire un air filtré et légèrement parfumé, un peu trop froid. Tout brille, tout est blanc et carrelé, tout est faux. Les piliers sonnent creux. Tout dans l'hypermarché est une réplique de l'extérieur mais à l'intérieur, c'est une ville dans une ville, ou plutôt c'est la ville fausse qui remplace la ville absente.

Il y des avantages à l'Hyper, on y trouve tout. En tout cas, l'Hyper nous fait croire que tout y est mais l'Hyper est tellement énorme qu'on n'y trouve pas ce que l'on cherche, on ne veut pas demander et finalement on repart avec les yeux qui tirent et la tête qui tourne d'avoir mis tant d'effort à trouver quelque chose d'insignifiant. L'Hyper nous fait perdre le sens de la mesure des choses, de l'importance des objets relativement à la vie toute entière parce que l'Hyper a la prétention d'être tout dans notre vie pour quelques heures, dans son espace immense et fragmenté, labyrinthique et signalisé.

Adolescente j'y vais pour regarder toutes ces choses que je ne peux pas m'offrir immédiatement, que je méprise donc légèrement : une lampe un peu design, une stéréo, un mp3...

Il y a un rayon pour les bandes dessinées qu'on lisait parfois en s'asseyant au sol, au contraire des librairies, les vendeu.r.se.s ne disent rien, iels ont autre chose à faire.

L'Hyper, on y va pour n'importe quel prétexte, on y va pour une bouteille de shampoing, on y va pour refaire une clé, on y va pour acheter des billets de loto, des jeux vidéo, pour se faire couper les cheveux, pour échapper à quelqu'un. En réalité tout ce que je peux dire de l'Hyper c'est qu'il est comme une nouvelle pièce de la maison, comme une extension, comme un refuge, comme une promesse.

À l'époque je me souviens que l'Hyper je n'y vais pas pour traîner gratuitement car je respecte les règles tacites del'hyper qui sont d'accepter qu'on y passe seulement si on y échange de l'argent. J'aurais honte sans doute de traîner à l'Hyper si je n'avais rien à y acheter.

J'ai traversé la mer de voitures qui protège l'Hyper, je suis juste devant et j'attends. La silhouette de Mauve se détache sur le bitume comme le reflet du soleil sur une surface liquide. Elle sourit déjà. Quand Mauve arrive, un courant naît dans mon échine dont je ne sais pas s'il est de l'appréhension ou de l'électricité. Elle a le sourire le plus décidé que je connaisse, derrière lui il y a une petite dureté, une pointe de vengeance qui lui vient d'ailleurs et d'avant. Elle n'a pas toujours habité ici, elle a habité dans plusieurs villes à cause du travail de sa mère number one ; elle a vu. Ce qui se remarque le mieux chez Mauve c'est son sourire et son look un peu gothique, même en juillet elle porte des mitaines noires à trous qui lui cachent les mains, même pour la piscine elle porte un

trait noir sous les yeux. Mauve déteste l'Hyper et elle le dit très clairement. Elle méprise la consommation, elle méprise le plastique, elle méprise la salade en sachet et les boissons pétillantes sucrées. Quand je l'invite à venir à l'Hyper, elle est encore plus en forme que d'habitude.

- T'as l'air bien.
- Ouais !

On se fait la bise, une sur chaque joue, c'était comme ça qu'on se disait bonjour à l'époque et pendant quinze ans, nous n'avons jamais changé. Sur la joue souple de Mauve il y a un duvet très fin qu'elle déteste, que j'adore. Les portes en verre du temple Hyper s'écartent pour nous laisser passer.

Mauve aime marcher dans l'Hyper avec moi car ainsi je suis témoin du dédain qu'elle a pour cet endroit. Sa mère fait ses courses au marché et achète tout frais. Mes parents viennent ici la plupart du temps, c'est moins loin que le marché, c'est moins cher, ils trouvent que tout est au même endroit, ça va plus vite.

Quand j'étais enfant, ce que je préférais c'était de monter du parking souterrain vers le hall, il y avait un tapis roulant sur lequel on pouvait courir et les caddies aux roues crantées s'emboîtaient dans les reingures du tapis roulant, si bien que même un caddie de soixante kilos pouvait être lâché, il restait à sa place.

Dans l'Hyper il y a tout ce qu'on pourrait trouver sur une place idéal : un tabac, un cordonnier, une boulangerie, un coiffeur, un traiteur japonais, une pharmacie, un magasin de jouets un fast-food.

L'Hyper n'avait pas toujours été là, avant lui il y avait eu un petit supermarché dans lequel je me souviens il y avait encore une animalerie où nous avions acheté tous les animaux qui reposent maintenant dans la cour sous une pierre.

L'Hyper était arrivé, je m'en souviens à peine, lorsque j'avais une dizaine d'années, il était devenu une prolongation de notre maison, comme pour tous les habitants du quartier, il était le repère des journées vides quand on était âgé et sans occupation ni compagnie, des journées samedi infernales, quand on faisait les courses pour toute la semaine au milieu des braileries indistinctes, des promotions, des enfants fatigués.

Je ne détestais pas l'Hyper, j'aurais, je pense, voulu le détester comme le faisait Mauve qui semblait si certaine de son mal inhérent, son absence d'humanité. L'Hyper malgré sa taille était un mélange complexe de souvenirs d'enfance, de luxe et d'habitude. Ma mère parfois le mercredi disait avec un soupir où elle avait du mal à cacher le plaisir de faire quelque chose d'un peu interdit, d'un peu futile : Allez, on va au fast-food, je ne veux pas cuisiner.

Et dans le fast-food de l'Hyper on jouait jusqu'à être trop grands pour la structure en tuyaux, filets et balles en plastique. Des aliments mous ou secs, mal cuits, sans saveur, rien à voir avec ce qu'on mangeait à la maison, mais goûtés comme un luxe désinvolte. Mauve disait avec un sourire carnassier : Moi je n'ai mangé qu'une fois au fast-food, je trouve ça dégueulasse. Je ne répondais pas.

Parfois pour fêter un événement - une bonne note, un anniversaire, ma mère et moi nous mangions en tête à tête dans un des restaurants vides de l'Hyper - ils ont tous fermé les uns après les autres. Quand on repartait, le rideau en fer qui menait aux caisses était déjà baissé, donnant l'impression qu'on s'était glissées là sans autorisation, épiant les coulisses fragiles d'un monstre apeuré par le vol, craignant pour ses lessives et son petit électroménager.

Pourtant je n'aimais pas l'Hyper, il aurait pu disparaître du jour au lendemain, il ne m'aurait pas manqué. Je voyais bien comme tout était faux, je sentais confusément qu'il ne faisait que passer,

qu'il n'avait rien de beau qui méritât qu'on le défende. Il était pratique. Il était l'ami discret, timide, sans humour et sans charme qu'on laisse jouer chez soi parce qu'il vient avec un paquet de gâteaux. Quand il n'est pas là on l'oublie mais bientôt on se rend compte que dans notre indifférence il s'est transformé en adulte énorme, toujours aussi fade mais mieux habillé et plus puissant que nous. On hausse les épaules jusqu'à comprendre qu'on lui a fait don de beaucoup d'argent, de beaucoup de temps, qu'il est sur toutes les photos et qu'en le méprisant sans l'exclure, on s'est un peu méprisé soi-même.

- Tu penses à quoi ?
- À rien.
- On sort ? J'aime vraiment pas être ici, ça pue.

Mauve

Personne ne se souvient quand Mauve commença à s'habiller de noir. La métamorphose de Mauve remontait à plus longtemps que nous, je l'imagine ainsi.

Un jour, Mauve était dans ses habits de couleur et dans sa tête, était contente du monde. À l'époque, elle jouait au badminton le mercredi et léchait le fond des pots de glace. Elle habitait dans une maison au bord de la mer normandienne, loin de la banlieue parisienne et ses deux mères s'aimaient et étaient pleines d'attention. Ce qui lui mettait le plus de joie au coeur c'était de manger des gaufres brûlantes sur la plage.

Un jour cependant, un jour, Mauve dans ses habits de bonheur au bord de la plage, à deux pas de chez elle, vit sa mère number one rentrer à la maison avec un air sombre et cassé, le ventre contracté par la colère sous une chemise à rayures. Elle la suivit dans la cuisine. Sa mère ouvrit le congélateur et saisit un gel-pack qu'elle appuya sur sa mâchoire, annonça : on déménage, je ne veux plus vivre au milieu de ses connards. Sa mère number two arriva, une brosse à la main où pendaient de longs cheveux châtain clair et voyant mère number one, la prit dans ses bras et s'interdit de pleurer.

On ne dit pas ce qui s'était passé, Mauve ne dit pas ce qui s'était passé mais à la nuit tombée, Mauve ouvrit ses placards et tout ce qui était coloré, elle le mit en tas, tout ce qui avait des fleurs et des pois, elle le tira du placard comme on force un enfant à descendre d'un manège. Tout au fond du placard une chemise, noire, et un pantalon, noir, achetés pour l'enterrement de la grand-mère. Elle les enfila, mit un trait de crayon sous ses yeux comme on barre son visage d'un camouflage guerrier - c'est le même trait de crayon dix ans plus tard, il ne part pas, il est incrusté dans la peau ronde de Mauve - et sortit avec les affaires colorées. Elle alla sur la plage et avec les vêtements fit un feu démentiel dont la fumée de jour aurait été aperçue des kilomètres à la ronde. Des sifflets de gendarmes pouvaient s'entendre dans la nuit et leurs pas assoupis qui couraient vers le crime. Mauve mit son walkman sur les oreilles dans lequel tournait "The Guns of Brixton" et comme une barque mal attachée, son amarre fût rongée par cette nuit ; elle commença à vouloir partir. *You can crush us / You can bruise us / But you'll have to answer to / Oh, the guns of Brixton.*

Mauve ne viendrait pas à Paris avec moi pour rencontrer d'autres jongleurs sur le Champ de Mars, Mauve ça ne l'intéressait pas.

Mauve pensait à l'Angleterre. Elle rêvait de l'Angleterre, de Londres et de Hype Park, des Clash et des punks de Camden Town. Comme tous les mouvements, comme tout art, comme toute pensée, la bonne nouvelle du punk semblait en la personne de Mauve arrivée avec trois décennies de retard - ou avait été oubliée puis était réapparue - mousseuse comme un crachat de fin d'écume, là où par définition il semblait n'y avoir ni culture, ni musique, ni passion d'aucune sorte : chez nous.

Elle partait l'année prochaine pour six mois d'échange à Londres à partir de septembre, pour l'anglais, par-delà le Channel. Londres ne m'évoquait pas grand-chose, à peine les restes d'un voyage scolaire où le devoir d'enthousiasme avait drainé toute l'énergie disponible pour une observation sincère et mémorable. Mauve rêvait des vieilles pierres de la City, de l'humour absurde et du sourire espiègle d'Anglais un peu moches et distingués. Elle rêvait de l'animation de la nuit, elle rêvait d'apprendre une autre langue.

Cependant, j'avais remarqué que les rêves qu'elle pouvait avoir, elle les exprimait avec l'air de décision pragmatique qui est la pudeur des gens dont les goûts ont très tôt été piétinés dans l'enfance. Sa manière de parler de Londres, de l'invitation à s'émerveiller ensemble, devenait le seul progrès possible et imaginable qui s'offrait à elle et par extension à quiconque réfléchissait sérieusement. Quand elle en parlait je me sentais le devoir de justifier pourquoi je ne la suivais pas, balbutiements qu'elle écoutait avec un mutisme accusateur et sincèrement déçu, tirant sur ses mitaines noires.

On se rendait chez elle, on allait dans sa chambre, son bois royaume à poutres - sa chambre sous les toits - et elle mettait sur une chaîne hi-fi comme celles de l'Hyper que je regardais parfois, un CD qui sous le laser la faisait partir avec un mois d'avance, de l'autre côté du Channel. Elle avait des coussins éparpillés informes, généreux, sur lesquels on pouvait s'affaler - quand on partait, elle les remettait exactement à la place qui leur était chacun dédié, dans l'ordre coloré qui leur seyait (si Mauve portait du noir, sa chambre criait en couleurs). Sur le CD elle dansait avec obstination même lorsque nous étions toutes seules, invitant, exigeant - la différence entre les deux était nulle - le même enthousiasme, la même danse, avec cette *misconception* qu'en insistant dans la démonstration de son plaisir, elle me convainquait plutôt que de m'intimider.

Mauve, danse !

Toujours d'abord elle regardait la chaîne hi-fi, semblant la déchiffrer sérieusement, ne me déçois pas, chaîne hi-fi, et un petit mouvement, un mouvement de dinosaure, naissait dans sa nuque en même temps qu'elle avançait ses lèvres dans une moue volontaire et retirait ses mitaines.

Le petit mouvement cornu descendait dans la colonne et dans les hanches, se multipliait en épaules et genoux, scintillait en dressant les pointes de ses cheveux. Elle inclinait la tête comme un jeune éléphant, laissait son poids avide flirter vers le sol et la musique dont je ne me souviens pas, sauf qu'elle était en anglais, *baby*, la guidait.

Mauve qui dansait dans sa chambre c'était ma torture, je me tortillais comme un ver de terre perdu ; Mauve qui tenait à bout de canon toute chose vivante, dans sa danse étroite et hâchée - elle pliait les genoux, craquait ses épaules, cassait les poignets comme un oiseau tord le cou pour émerger de l'oeuf - ouvrait une cage d'intimité mêlée de peur avec une bravoure abandonnée et spectaculaire, qui sonnait faux, qui était dévorante. En la voyant, la même impression me perçait que quand je ricanais, incontrôlable, devant le baiser d'un couple dans un dessin animé. Je m'échappai alors, d'un air indifférent, par le Velda comme à travers le carreau d'une cave ; Mauve

faisait de son grenier une cave en me descendant de force dans la confession de joie et de bonheur enfouis qu'elle avait en dansant et à aucune autre occasion.

Salomé danse et le roi dégueu lui obéit, non parce que la danse est belle mais parce qu'elle est nue.

– C'est génial, hein ?

Bien sûr.

Quand elle en avait assez, elle s'asseyait et s'intéressait à ce que j'avais pu saisir dans sa chambre pour lui échapper par une observation technologique : un livre, un vêtement, un objet, un bijou. Elle me l'arrachait des mains et avec l'assurance décuplée que la danse lui procurait, comme si de danser lui avait fait reconsidérer l'échelle des valeurs qui dirigeait sa vie, elle me l'imposait immédiatement, prête à tout jeter comme si ces objets ne lui avait jamais appartenus et qu'en leur accordant mon attention je l'en chargeai.

– Ah ça, c'est ma mère number two qui me l'a offert mais je le trouve moche, en fait.

Impossible d'échapper aux griffes de Mauve quand elle part à la chasse, transformée en blaireau. Sans doute elle pense que je n'ai pas assez admiré sa danse, que je ne l'ai pas assez aimée alors elle veut me tuer et d'ailleurs, remet ses mitaines noires.

Je ne sais pas bien quoi dire, je suis prise au piège, son agressivité m'est évidente mais pas je n'ai pas suffisamment de preuves à charge pour lui en faire part ; je subis tranquillement.

– Est-ce que je remets un CD ? Ou tu veux faire quoi ? On a de la glace aussi ma mère number two en a fait hier. Regarde j'ai aussi acheté ça hier.

Je sens la menace, je sens que l'énergie qui s'est répandue dans cette chambre va partir en vrille, qu'elle se prépare en moi, qu'elle est déjà en elle.

– Sinon on peut aussi aller dans le jardin, on a mis le trampoline pour mon frère, il l'utilise à peine, il s'est fait mal la semaine dernière maintenant il a peur, tu aurais dû le voir, trop drôle, il sautait et il s'est cassé la gueule sur le rebord en métal, c'était un spectacle. En plus il y a des framboises au fond du jardin, un peu encore, je crois, si les chats n'ont pas pissé dessus. Enfin je m'en fiche, non, les framboises à la pisse de chat ça a comme un petit goût, miam miam miam.

Un, deux, trois...

– Non, ça m'intéresse pas.

Soleil. Il y a des phrases qu'on dit comme on hurle devant la mer, on n'en sera pas compris, il se perdra, il venait de très loin, il était dit face à la mer, pourtant sans aucun lien avec un quelconque grief fait à la mer. Le visage de Mauve rentre à l'intérieur de lui-même comme un papier d'aluminium froissé.

– Ah oui, d'accord, moi non plus ça ne m'intéresse pas ce que t'as à dire, moi j'ai envie de faire du trampoline et si tu veux, tu peux partir, la porte est ouverte.

Je me lève en tremblant, avec un vertige déshydraté. Je vais chercher la porte. Mauve en blaireau sous les poutres de la forêt est blessée à mort mais préfère saigner que lécher sa blessure ; je quitte son territoire.

En fermant la porte de sa maison derrière moi, la porte avec une poignée ancienne, en descendant les marches, un petit sourire stupide s'invite, un air de victoire aimable et narquois. Je cache mes mains, je détache mes cheveux, ils se déroulent en drapeau ; entre mes dents je siffle une chanson.